

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 40

Artikel: Un sifflet, par Berthe Balley
Autor: Balley, Berthe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

✱ ✱ POUR LA FAMILLE ✱ ✱

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 40

Supplément du Dimanche 2 octobre

1904

UN SIFFLET, par Berthe Balley (Suite)

Le jeune homme avait fait volte-face, et le chien, se sentant sur les traces de sa jeune maîtresse, loin de se faire prier pour marcher, tirait en avant son nouveau maître.

— Je dois avoir l'air d'un aveugle, pensait en souriant ce dernier, tout en hâtant le pas.

Mais la jeune fille avait de l'avance. Heureuse d'apporter à sa mère la somme qui devait les sauver, elle courait presque, légère, quoique émue de s'être séparée d'un ami fidèle. Toutefois, on n'avait pu faire autrement : la chose avait été convenue, décidée avec sa mère, et celle-ci attendait anxieuse, dans son lit de malade.

Le jeune homme fit un assez long chemin avant d'apercevoir la jeune fille ; mais toujours conduit par le caniche, il la vit enfin au bout de la place de l'Hôtel-de-Ville. Ayant tourné dans la rue Rivoli, elle disparut de nouveau. Il hâta le pas et arriva assez tôt pour la voir entrer dans la rue Muller.

Les passants le regardaient curieusement... mais, affairés, ils souriaient et passaient leur chemin.

— Je dois être drôle ! se disait-il. Saint Roch et son chien ! Mais, si je lâchais la corde, celui-ci aurait bientôt fait de rejoindre sa maîtresse. Ah ! ah ! ces messieurs de la Bourse riraient bien s'ils me rencontraient. Au fait, quelle heure est-il ?

Il tira sa montre.

— Diable ! onze heures et demie !... Et il me faut passer chez moi à cause de cette bête. Pas le temps de déjeuner... Je manquerais plusieurs affaires.

Il héla un cocher de fiacre qui passait à vide.

Et, faisant brusquement pivoter le chien qui tirait toujours sur la corde :

— Allons, viens, mon vieux, dit-il ; nous la retrouvons,

II

Clotilde Serval, arrivée devant sa demeure, avait rapidement gravi trois étages, s'était arrêtée pour souffler un peu, car elle n'était pas forte, et sa course précipitée l'avait fatiguée ; puis, ayant monté encore trois autres étages, elle tira de sa poche une clef, l'introduisit dans la serrure d'une des portes donnant sur le palier, et entra dans une pièce assez grande, carrelée et très propre. Cette chambre était pauvrement meublée. Dans un grand lit en noyer, une femme de cinquante ans environ, pâle et maigre, était couchée. Elle semblait assoupie. Toutefois, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle releva la tête, reconnut sa fille, sourit et se dressa sur son séant.

— Maman, — fit vivement Clotilde en se précipitant sur elle pour l'embrasser, et répondant à son regard interrogateur, — maman, j'ai l'argent.

Elle jeta sur le lit les cinquante francs.

— Enfin ! murmura la mère avec un soupir, nous ne serons pas chassés cette fois encore !

Puis, son visage s'assombrissant soudain :

— Alors, ce pauvre Tom est vendu ?

— Oui, mère. Ah ! j'ai bien cru... Le marchand que j'ai rencontré, car je n'avais pas osé entrer dans ces boutiques du quai, m'en donnait vingt francs ! J'étais découragée ! Puis, il est revenu, m'en a offert trente, ensuite quarante ; j'avais accepté quand, au moment de partir, il s'est décidé, je ne sais pourquoi, à compléter les cinquante francs. Je crois bien qu'un monsieur lui avait parlé...

— Un amateur, sans doute, fit la mère ; la bête était de race ; il a vu que tu voulais la vendre et aura chargé cet homme de l'acheter.

— C'est possible. Voulez-vous prendre du bouillon, mère, avec un peu de pain ?

— Je le veux bien, à la condition que tu partageras avec moi ; tu dois avoir faim, ma pauvre petite ! Si je n'étais pas tombée malade, nous gagnerions encore bien notre vie avec nos travaux en tapisserie et en broderie. Ah ! qui m'eût dit, autrefois, quand je faisais ces ouvrages pour mon agrément, que cela me servirait un jour !

Clotilde poussa un profond soupir et, sans répondre, se mit en devoir de préparer leur modeste repas.

Les dames de Serval n'avaient pas toujours été, comme on a déjà pu le comprendre, dans la situation, plus que précaire, où elles se trouvaient à l'époque où commence notre récit. M. Serval, le père de Clotilde, après avoir gagné honnêtement, comme notaire, dans une petite ville de la Vendée, une centaine de mille francs, avait vendu son étude, acheté une jolie maison, avec cour, serre et jardin et, ayant perdu sa vieille sœur, qui dirigeait son ménage, s'était marié, déjà âgé, avec une jeune fille des environs, sœur de la femme d'un pharmacien de la ville, rencontrée par lui chez ce dernier, son plus intime ami. Malgré la différence d'âge, le mariage avait été heureux. Mme Serval, personne sérieuse, douce et distinguée, élevée simplement, avait, à défaut de dot, apporté en ménage des qualités réelles. La naissance de Clotilde avait resserré les liens existant entre les deux époux, et leur vie, s'écoulait, calme et heureuse, quand se produisit un événement qui devait à tout jamais anéantir ce paisible bonheur.

M. Serval professait pour M. Lebon, le pharmacien, son ex-camarade de collège, la plus vive amitié. Il avait en lui une confiance illimitée. Ce pharmacien, successeur de son père, jouissait, à juste titre, de la considération générale. Ayant pour clientèle toute la noblesse du pays, une grande partie de la bourgeoisie et la plupart des paysans des villages voisins, ne comptant qu'un seul concurrent dont la maison était moins ancienne et moins achalandée, il faisait, dans l'année, ses vingt mille francs d'affaires dont la moitié environ constituait des bénéfices nets.

Il vivait ainsi dans l'aisance et eût continué d'y vivre, si l'ambition ne fût venue un jour frapper à sa porte sous la forme d'un de ses amis, ingénieur riche et désœuvré, qui lui persuada de se lancer dans une entreprise de laquelle devait, disait-il, résulter pour M. Lebon les plus grands bénéfices. L'oncle de Clotilde se laissa tenter ; un contre-maître fut engagé, des ouvriers furent embauchés, et l'usine d'acide tartrique ne tarda pas à fonctionner.

Hélas ! les résultats ne réalisèrent pas les espérances conçues !... Les dix mille francs, fournis par l'ingénieur, furent bientôt dévorés et celui-ci, en homme prudent, déclara qu'il se retirait, n'ayant pas besoin, étant riche et célibataire, de chercher à s'enrichir davantage ; mais, ajouta-t-il, il serait dommage maintenant d'abandonner l'affaire, le matériel est payé, les premiers frais, toujours coûteux, sont faits ; il n'y a plus qu'à gagner ; trouvez un autre associé et, d'ici peu de temps, votre fortune est faite.

Le pharmacien fut de cet avis. Les paroles de l'ingénieur, un savant, étaient d'abord pour lui un oracle. Il s'adressa donc aussitôt, tout enthousiasmé, à son beau-frère, lui fit valoir les avantages immenses qu'offraient l'entreprise, et fit si bien que M. Serval, qui pourtant de sa vie n'avait été ambitieux, se laissa séduire. Un refus de

sa part eût découragé ce parent et ami si cher, qui rêvait la fortune pour son fils, un charmant garçon qui ferait peut-être plus tard un excellent mari pour sa petite cousine... il devint donc l'associé de M. Lebon.

Malheureusement, si les intentions du pharmacien étaient bonnes, son jugement laissait fort à désirer. D'un entêtement extrême, sous le coup d'une idée fixe : faire fortune, en dépit des craintes de sa femme, des pertes constatées chaque jour, il se lança plus que jamais dans son entreprise. D'une déplorable incurie, tenant mal ses livres, empêchant M. Serval, qui voulait lui faire quelques observations amicales, de se rendre compte de l'état des affaires, ne pouvant être à la fois à sa pharmacie et à la fabrique, mécontentant ses clients, enfin perdant aux trois quarts la tête, il ne s'aperçut de sa folie coupable que lorsque la fortune entière de son beau-frère et ses économies à lui furent totalement englouties.

C'était un coup terrible pour le pharmacien, mais encore plus pour M. Serval qui ne pouvait, à son âge, se refaire une nouvelle fortune ; sa maison vendue pour satisfaire les créanciers, il ne lui resterait absolument rien. Et Clotilde n'avait que sept ans ! Il fallait élever l'enfant ! nourrir la mère et la fille ! Après avoir vécu si heureux, grâce à une petite fortune laborieusement gagnée, il devait sur ses vieux jours se remettre au travail... Et quel travail ? Peut-être copier des rôles dans l'étude de son successeur et s'y user les doigts pour gagner quelques sous et ne pas mourir de faim... ; car qui voudrait de lui, comme employé, à son âge ?

Alors, cet homme, qui avait tant aimé ce beau-frère, cet ancien camarade, fut saisi pour lui d'une haine éternelle. Il se considéra comme un homme indignement trompé, trahi, victime de sa confiance. Et sans s'inquiéter si M. Lebon était également ruiné, s'il allait être obligé de vendre sa pharmacie, il ne vit que son propre malheur. Dès lors, entre les deux familles, toutes relations cessèrent.

Mais rien ne pouvait consoler l'ancien notaire.

Sa maison avait été vendue, il allait être forcé de la quitter ; le désespoir s'empara de lui et, un matin, il s'asphyxia dans sa serre.

Mme Serval, ne voyant point paraître son mari à l'heure du déjeuner, le chercha, se rendit à la serre et trouva le malheureux, assis dans un fauteuil de jardin, un réchaud à moitié éteint placé près de lui, les bras pendants, affaîsé, inerte, mort !

La douleur de la malheureuse femme fut immense !

Incapable de revoir l'auteur de ses maux, elle écrivit à son beau-frère une lettre de sanglants reproches et de malédictions.

Hélas ! le pauvre homme s'en adressait assez à lui-même !... A la vue de sa femme, dont la santé délicate n'avait pu supporter de telles émotions, il se sentait le cœur bourrelé de remords.

Il avait mis sa pharmacie en vente ; ses créanciers, le sachant plus malheureux que malhonnête, attendaient.

Mme Serval avait juré de ne jamais remettre les pieds dans la maison de sa sœur, maison fatale ! Pourtant, lorsque celle-ci, mourante, envoya son fils la supplier de venir lui dire un dernier adieu, elle ne put résister à sa prière et, avec Clotilde, se rendit près d'elle.

(A suivre.)

Berthe BALLEY.